Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 16 (1940-1941)

Heft: 3

Artikel: La force de l'habitude

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-705750

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La force de l'habitude

Le fusilier Bolley ouvrit la porte de son appartement, posa son sac et son fusil, embrassa sa femme et la pièce du regard, après quoi il poussa la porte de la salle de bains et un soupir de soulagement. Il venait d'être rendu à la vie civile après de longs mois de mobilisation.

Avec délice, il se plongea dans un bain tiède; volupté intense après les brèves toilettes faites à l'eau froide ou glacée, après les nuits trop brèves au sommeil haché par les heures de garde ou les autres nécessités du service — nuits étranges passées en commun dans une grange ou dans quelque salle transformée en dortoir où trente camarades étendus comme lui sur la paille craquante et poussiéreuse, sous l'ampoule voilée de papier bleu, ronflaient de concert, tandis que luisaient, dans l'ombre, les fusils.

Inconfort, fatigue, inquiétudes — pourtant Bolley s'était accoutumé à cette vie un peu rude, voire animale, qui consistait à manger, boire, dormir, veiller près d'un pont miné ou une gare frontière, exécuter des ordres, remplir des corvées. Sa personnalité limitée, bronzé sous le rude habit gris-vert, mais ragaillardi par l'amitié née entre tous ces hommes hier séparés, aujourd'hui passant ensemble toutes leurs heures, d'une aube à l'autre.

Une fois sorti du bain, Bolley se sècha, s'offrit le luxe oublié de l'eau de Cologne et, dispos dans du linge frais, s'attabla pour le repas du soir, l'assiette blanche remplaçant la gamelle grasse, songeant d'avance à la joie prochaine qu'il aurait à coucher dans un vrai lit, le sien, et non plus presque à même le plancher.

Hélas et catastrophe! il avait si bien perdu l'habitude de s'étendre sur une couche aussi douce, qu'il ne put trouver le sommeil, se tourna, se retourna et passa en définitive une fort mauvaise nuit.

Le lendemain matin, sa résolution était prise et l'on vit ce spectacle ahurissant: Bolley, civil, aller acheter une belle botte de paille et l'étaler avec amour au beau milieu de son salon. Au grand étonnement de sa femme délaissée, il passa la nuit suivante sur sa paille et dormit comme un loir et comme un militaire, c'est-à-dire à poings fermés. Cependant à 4 heures du matin, et c'est là une magnifique démonstration de la force de l'habitude, il se réveilla en sursaut et alla monter la garde une heure devant sa porte, puis, se précipitant dans la chambre à coucher, il hurla: Debout, là-dedans! après quoi il s'offrit la joie indicible de se recoucher et d'agonir de noms d'oiseaux l'auteur du commandement. Tout continua de la même manière et la vie devint rapidement intenable pour ses proches non accoutumés à l'existence virile et militaire. Il terrorisa la petite domestique par ses commandements: ce n'étaient que des «A l'ordre!», «Rompez!», «Et que ça saute!», «Remettre!» et la malheureuse, épouvantée, ayant cassé un plat, Bolley commanda férocement tandis qu'elle ramassait les débris de vaisselle: «A terre! debout! à terre! debout!» tel un officier instructeur. Il n'envoyait sa femme faire des achats dans un magasin qu'en lui disant d'aller vite «réquisitionner» la marchandise désignée; et chaque fois qu'elle sortait, il lui remettait une permission signée de sa main avec rentrée à heure fixe. De plus, l'infortunée ne devait aller faire ses courses qu'après avoir fait vérifier sa tenue et masque à gaz en bandoulière.

Mais tout se tasse. Un jour, un soir plutôt, amolli par un dîner fin, Bolley oublia d'aller coucher sur sa paille — sous prétexte de la changer, sa femme enleva la botte et on n'en parla plus.

Les effets militaires réintégrèrent le coffre qui leur était destiné et recommencèrent à dormir en compagnie des boules de naphtaline. Les jurons et les ordres se firent plus rares, puis disparurent en même temps que le bonnet de police, porté le matin encore comme dernier vestige d'une époque disparue. Le café au lait remplaça le chocolat du matin. Un jour enfin, la gamelle céda sa place à une fine tasse de porcelaine et sur la table du petit déjeûner le gros pain bis fédéral fut remplacé par un mignon petit croissant doré.

Le fusilier Bolley était enfin redevenu Monsieur Bolley, gérant d'immeubles. De méchantes langues prétendirent même que son épouse avait repris le commandement... mais ce sont de petits secrets que nous ne dévoilerons point!

Quelque part....

INFIRMERIE

Un sacré brouillard tamise la lumière qui marque la fenêtre d'une petite maison isolée, une de ces boîtes tranquilles ou Messieurs les Sanitaires peuvent mener une vie du tonnerre, à partir de 10 heures du soir, à l'heure où tout le monde est sensé ronfler.

Il y a un bon moment que je suis arrivé à l'infirmerie et je me suis couché sur la paille, meurtri de courbatures: la grippe, quoi!

A côté de moi, un gros garçon de paysan emmitouflé dans un tas informe de couvertures. Il tousse comme un cheval tandis qu'un troisième, un Genevois insouciant, dévore des romans. Il doit avoir mal au pied.

Une odeur de transpiration et de rata flotte. Les malades viennent de souper. Il y a eu du bouillon gras — très gras même — et des spaghettis aux tomates. Dans un coin, les bidons encore à demi pleins de nourriture refroidie, attendent de servir au repas des porcs, après avoir «régalé» les hommes. Les sanitaires ont complété leur repas d'une tranche de biscuit, extraite du paquet d'un camarade, qui reçoit de généreux collis de sa tendre amie, une fille joufflue et rose.

Nous, les malades, nous avons également songé à agrémenter notre ordinaire: la petite bonne qui travaille chez le syndic du village, a pensé à nous apporter des tranches de gâteau. C'était très gentil, et avec le thé refroidi, nous aurons eu ainsi un agréable complément au souper un peu lourd pour des malades.

Les sanitaires, eux, ne s'en font pas. Qu'ils jouent aux cartes avant ou après la visite, peu importe. En ce moment, ils discutent très fort. Ils ont dû faire un exercice ce matin, et ils sont rentrés cet après-midi, crevés de fatigue. Pauvres chérubins! Pensez: 12 km à pied avec le paquetage réduit. Quelle saleté! En une journée, sur 12 km, il y a des impressions dignes de la retraite de Russie à raconter: l'inspection du major-médecin, le transport des faux-blessés, la marche dans les gorges, etc.

Il fait un peu cru dans cette infirmerie. Mon voisin le fait remarquer au sanitaire, le grand chef, un appointé très fatigué:

— Eh, vieux, il fait froid dans cette cambuse.

— Tu n'as qu'à remettre du bois.

— Oh, pardon, Monsieur!

Et le malade se lève pour aller dans la remise chercher quelques bûches de sapin qui font une flamme claire et donnent une température plus que modérée. Le bois dur manque: il est entassé à la forêt.

La porte de l'infirmerie s'ouvre. C'est le médecin ...? non, mais des copains qui viennent faire une visite à leurs cama-